

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

Il y a à New-York, dans l'avenue B., une maison dont le sous-sol sert de lieu de récréation aux enfants de l'école épiscopale du dimanche. Le premier est occupé par les bureaux d'une société non sectarienne de jeunes femmes ; au second, se publie un journal congrégationaliste ; le troisième étage est une synagogue ; le quatrième, une chapelle méthodiste, et au cinquième demeure le curé de la paroisse.

Une vraie salade de locataires !

Un journal de Strasbourg signale un cas fort curieux de tératologie : c'est un jeune homme de 20 ans qui ne pèse pas plus de 15 kilog. et dont la tête est conformée comme celle d'un oiseau. Cette tête, grosse comme celle d'un nouveau-né, appartient à l'espèce des microcéphales. Le jeune homme se nomme Janos Dobos. Il se meut parfaitement et jouit de ses facultés. Son développement physique s'est seul arrêté.

Il est, pour guérir les terribles rhumatismes, un remède aussi infallible que radical.

C'est un nommé Fuselier, ingénieur disciple du grand Esculape, qui a fait cette superbe découverte. Sur de son procédé, il n'a pas tardé à en faire l'expérience sur un patient.

Après lui avoir enduit le corps de saindoux, il le recouvrit de trois peaux de mouton.

Au bout de 10 heures de traitement, la chaleur du corps se trouvait élevée à un tel degré que le rhumatisme était guéri de ses rhumatismes. Mais aussi, il était mort.

Le rôti se sert d'assez étrange façon à la table du prince de Monténégro, du moins dans les festins de gala.

Un immense rôti de porc est d'abord déposé au milieu de la table par deux valets. Le prince fait un signe à son officier d'ordonnance. Celui-ci se lève et se place en face de la viande fumante déposée sur une planche. Il tire son sabre, le fait tourner et, d'un coup adroitement asséné, tranche le rôti en parties égales.

On découvre alors dans l'intérieur du porc un dinde farci, renfermant lui-même une perdrix tuée à la chasse par le prince.

Le monde fashionable de Boston n'a rien trouvé de mieux, pour se distraire, que de donner, à l'occasion de Noël, des dîners dits de *péripatéticiens*.

Ils consistent à faire un repas par fractions et à se déplacer après chaque plat : on mange les huîtres dans un restaurant, le potage dans un autre, le poisson dans un troisième, etc.

C'est charmant !

Mais il y a peu de chance que cette mode prenne ici. Nous détestons trop les entr'actes des spectacles pour en mettre dans nos dîners.

On a coutume de vanter l'esprit pratique des Américains, mais il faut avouer qu'ils ont parfois des fantaisies bizarres d'où le bon sens le plus élémentaire est banni.

La coquetterie ne perd jamais ses droits chez la femme, dit-on... Et c'est vrai même—surtout, peut-être—quand cette femme est une négresse, une sauvage.

Le capitaine du croiseur anglais Ringdon qui naviguait parmi les îles nouvellement annexées de Santa-Cruz constata un matin que le drapeau britannique arboré sur un des îlots avait été enlevé par les indigènes.

Il donna à un détachement de marins l'ordre de débarquer et de se rendre compte de la manière dont le drapeau avait pu disparaître. Bientôt les marins revinrent, ramenant avec eux l'auteur du vol, une femme indigène qui, séduite par les vives couleurs de l'*Union Jack* avait jugé à propos de s'en faire un costume.

La science, plus encore que jadis la religion, soulève l'enthousiasme de ses fidèles qui bien souvent recherchent avec joie le martyre.

Chaque année, nombre de chimistes, médecins, aéronautes, etc... donnent leur vie pour faire avancer le progrès d'un pas.

On parle aujourd'hui du Dr Jesse Lazear qui vient de mourir. Médecin de l'armée américaine, il poursuivait à Cuba ses expériences sur le moustique qui sert de véhicule au microbe de la fièvre paludéenne.

Le Dr Jesse Lazear guettaient les moustiques qui voltigeaient autour des lits des fiévreux ; il réussit à se faire piquer sur le dessus de la main, près d'une veine. Cinq jours plus tard, un frisson le prit : trois jours après, la jaunisse apparaissait.

Le savant expirait douze jours après la piqûre, mais il partait satisfait de son héroïque expérience.

Voilà assez longtemps que l'on nous parle de cette merveilleuse découverte : le téléphone sans fil, pour qu'il nous intéresse de savoir si elle peut enfin, oui ou non, entrer dans la domaine pratique, si ce n'est pas une pure invention.

Or, on écrit de New-York, à *Paris-Nouvelles* que l'inventeur James Kelsey a réussi plusieurs expériences de téléphone sans fil, dans la ville de Minneapolis.

Il a pu transmettre les messages d'un bout à l'autre du Mississippi à une distance de 1,000 pieds, bien que les conditions atmosphériques aient été très mauvaises. Les récepteurs étaient gelés à la fin de l'expérience et le chemin de fer électrique qui se trouve à proximité influençait les instruments.

Le résultat satisfaisant, prouve tout de même que le téléphone sans fil est dès aujourd'hui une réalité.

Reste maintenant à savoir quand on pourra s'en servir couramment ?

Les beaux-pères américains ne ressemblent guère aux autres beaux-pères. Ils sont cent fois plus agréables.

Ils font les gros yeux, montrent les dents avant le mariage, puis, quand tout est consommé, ils deviennent parfaits pour leurs gendres ; c'est tout le contraire de chez nous.

On se souvient encore de la stupéfaction furibonde de M. Zimmermann, le milliardaire de Cincinnati, à la nouvelle du mariage clandestin de sa fille avec le duc de Manchester ; on a encore dans les oreilles les cris, les imprécations qu'il proféra alors contre son gendre.

Eh bien ! cet homme terrible soudain calmé est devenu doux comme un mouton.

Un journal de New-York nous apprend, en effet, que le duc et la duchesse viennent d'arriver à Cincinnati et que, très aimablement, le terrible Zimmermann avait mis son wagon spécial à la disposition des jeunes époux. De plus, une agréable surprise attendait le duc à son arrivée. Il a été informé qu'une somme de cent trente mille dollars avait été déposée la veille, à Londres, pour le règlement de toutes ses dettes.

Est-ce que M. Zimmermann n'a pas agi comme un sage en favorisant ce qu'il ne pouvait plus empêcher ?

On sait depuis longtemps que le meilleur moyen de conserver des quartiers de viande crue, c'est de les plonger dans le sel. Mais aujourd'hui seulement on découvre que le sel peut aussi conserver les corps vivants qui en absorbent en quantité suffisante.

Le professeur Loeb et le Dr Lingle, de l'Université de Chicago, prétendent que le chlorure de sodium, agissant sur le sang et les muscles, non seulement entretient les battements du cœur, mais peut même les réveiller quand ils ont cessé.

Un certain M. Vandercook, résident bien connu de Chicago, âgé de quatre-vingt-douze ans, se donne comme un exemple vivant de la théorie des deux physiologistes, en attribuant sa longévité à la double dose de sel qu'il absorbe quotidiennement depuis quarante-cinq ans.

Voilà donc trouvé le fameux élixir de longue vie. Et à l'aurore du XXe siècle, tout le monde va se saturer de sel dans l'espoir de voir encore passer un siècle ou deux !

Est-il bien raisonnable, bien juste de condamner à dix ans de travaux forcés, une enfant de quatorze ans ?

Un tel jugement vient d'être rendu par la Cour d'assises de Klagenfurth, en Corinthe.

Sophie Asslinger était accusée d'avoir mis le feu à une ferme et elle avait fait des aveux complets non sans exprimer un vif repentir. Comme elle avait dépassé de quelques mois l'âge de quatorze ans, la Cour, conformément au verdict du jury, a dû prononcer la peine écrasante de dix ans de travaux forcés.

Ce jugement semble reculer de plusieurs années en arrière :

Il y a quelque soixante ans, en effet, dans plusieurs pays et en Belgique, notamment les condamnations de tout jeunes gens à des peines capitales n'étaient pas rares. En 1843, un parricide de dix-sept ans fut guillotiné à Namur, d'une façon particulièrement sensationnelle.

Aujourd'hui, on a continué de se montrer beaucoup plus indulgent pour les jeunes êtres que l'Etat considère, dans ses lois, comme incapables de jugement, à qui il n'accorde aucun droit, les mettant entièrement sous la dépendance des parents.

Nous apprenons un fait extraordinaire que nous donnons sous toute réserve, et qui vient, comme il est juste, de nos voisins. Il faut le classer sans doute parmi ces phénomènes inexplicables, quasi surnaturels, dont M. Flammarion a rassemblé la liste troublante. Le voici :

Un vieux et vénérable citoyen de New-Jersey, M. Tighe, mourut à Metuchen. Le service eut lieu à l'église Saint-François, qui était remplie de parents et d'amis. Le cercueil fut déposé au seuil de l'église sur un catafalque. Que se passa-t-il alors dans l'esprit du défunt ? Fut-il prit d'un accès de pitié posthume pour l'ennui que les cérémonies infligent aux vivants ? ou a-t-il seulement agi en Yankee pratique, qui n'aime pas à perdre son temps, même dans l'éternité ? Quoi qu'il en soit, on vit tout à coup le catafalque s'avancer avec une certaine solennité, mais d'une marche décidée, dans la direction de l'autel. A cette vue, une terreur sans nom précipita la foule vers les portes. Ce fut une bousculade, une angoisse, des cris, des visages blêmes. Nous ne savons encore rien de plus...

Comme nous écrivions ces lignes, des renseignements complémentaires nous sont parvenus. Il n'y a pas eu d'accident de personnes. Au milieu du désarroi, la forte voix du maître des cérémonies s'est fait entendre. Elle disait :

" Arrêtez ! Ne craignez pas ; ce n'est qu'un automobile."

Et, relevant le drap du catafalque, l'homme montra à la foule les roues, les accumulateurs, les bielles et les pistons qui conduisaient le cercueil à sa place.